

Présentation du numéro

ABBED KANOOR ET YANNICK ESSENGUE

Pour citer cet article : KANOOR Abbed et ESSENGUE Yannick, 2026, « Présentation du numéro », *Eboussi Studies*, n° 1, octobre 2026, p. 9-15.

« J'écris pour ôter mes masques, avant que ne s'efface mon visage. » La phrase que le Fonds Fabien Eboussi Boulaga a placée en exergue de ses activités dit assez le geste qui commande ce premier numéro d'*Eboussi Studies*. Ôter les masques n'est pas se dévoiler devant un spectateur : c'est refuser la place que l'autre a assignée, et refuser en même temps la contre-place qui sert trop vite de refuge. Entre l'effacement et la posture, il y a un travail — celui que Fabien Eboussi Boulaga a nommé reprise, décalement, relèvement. C'est ce travail que les onze contributions réunies ici mettent à l'épreuve.

Lancer une revue consacrée à une œuvre comporte un risque évident : celui de l'exégèse pieuse, qui transforme un penseur en patrimoine et une pensée en doctrine. *Eboussi Studies* se veut le contraire d'un mausolée. Si la pensée éboussienne mérite une revue, c'est précisément parce qu'elle résiste à la commémoration : elle est une manière de poser les problèmes plutôt qu'un ensemble de résultats, un « dialogue des lieux » plutôt qu'une position. La reprendre suppose donc de la déplacer, quitte à la contredire — et plusieurs des textes qui suivent ne s'en privent pas.

Ce geste n'est pas sans antécédents. La réception de l'œuvre s'est intensifiée ces dernières années, et le volume dirigé par Louis-Dominique Biakolo Komo et Charles Ossah Eboto (2024) en donne la mesure : lu sous le signe de la liberté, Eboussi Boulaga y est suivi des conditions de production de la pensée à la philosophie politique, puis à l'esthétique. *Eboussi Studies* entend prolonger ce mouvement en lui donnant un lieu propre et une périodicité, plutôt qu'en le couronnant.

Le thème retenu pour ce numéro inaugural — reprise de soi et décolonisation des savoirs — noue deux questions que l'actualité intellectuelle tend à dissocier. La décolonisation des savoirs est aujourd'hui un mot d'ordre largement partagé : il désigne la critique des canons, la pluralisation des archives, la redistribution des lieux d'énonciation. Mais ce mot d'ordre reste suspendu

tant qu'il n'affronte pas la question que l'œuvre d'Eboussi Boulaga place au centre : qui parle, et depuis quel rapport à soi ? Dès 1976, « L'identité négro-africaine » (F. Eboussi Boulaga, 1976) établissait que l'identité du sujet africain ne se décrit pas comme un substrat permanent que l'intuition dévoilerait, mais se comprend comme mouvement d'autodétermination et d'autoposition. Sans reprise de soi, la décolonisation des savoirs risque de n'être qu'une relève de personnel dans un dispositif inchangé. Sans décolonisation des savoirs, la reprise de soi s'épuise en authenticité déclarative. Les articles réunis ici travaillent cette tension.

Le colloque dont ce numéro est issu avait posé la question en termes généalogiques. L'expression « décolonisation des savoirs » est étrangère au vocabulaire d'Eboussi Boulaga ; elle n'est pourtant pas étrangère à son propos, qui s'inscrit dans un mouvement plus ancien — celui qu'ouvrent le panafricanisme de Sylvester Williams en 1900 et la fondation de la N.A.A.C.P. par W. E. B. Du Bois en 1909, que prolonge le colloque de Dakar sur la négritude en avril 1971, et auquel la question de Cheikh Anta Diop, « Quand pourra-t-on parler d'une renaissance africaine ? » (C. A. Diop, 1948), avait donné son tranchant conceptuel. L'originalité d'Eboussi Boulaga tient au niveau où il déplace le problème : ni programme politique ni revendication culturelle, mais épistémologie. La reprise de soi passe par « la réintroduction dans la philosophie de ce qu'elle était censée rejeter dans les ténèbres extérieures : la particularité, le corps, la couleur, l'historique et l'accidentel » (F. Eboussi Boulaga, 1977, p. 9). C'est à ce titre qu'il compte parmi les interlocuteurs privilégiés de la décolonisation des savoirs.

Trois formules de *La crise du Muntu* avaient servi de fil directeur aux travaux : la reprise, prise au mot, « est une nouvelle création » (F. Eboussi Boulaga, 1977, p. 142) ; elle se donne comme « effort de reprise de la philosophie comme progrès vers la lucidité et l'authenticité » (1977, p. 175) ; elle s'accomplit enfin comme « réemploi de la philosophie, une relecture en situation » (1977, p. 185). L'enjeu n'était donc pas de commémorer une œuvre, mais d'éprouver la fécondité de ses catégories dans les écrits postérieurs, et de mesurer à la fois la rupture et la continuité d'un itinéraire.

Reste à nommer ce que la reprise de soi fait au temps. Dans « The Topic of Change », Eboussi Boulaga observe que la pensée commune ne se représente le changement qu'à l'intérieur d'un système tenu, lui, pour invariable, et que « changing the concept of change, which permits accepting mutations positively, is a difficult conquest of the physical sciences and the modern age » (F. Eboussi Boulaga, 2000, p. 210). La reprise de soi n'est donc pas un change-

ment parmi d'autres : elle est un changement du concept de changement. Se reprendre, c'est cesser de tenir le cadre pour donné et de n'y faire varier que des contenus ; c'est porter la variation sur le cadre lui-même — sur les partages, les autorités et les lieux d'où le savoir se dit. Ainsi entendue, la décolonisation des savoirs ne succède pas à la reprise de soi comme son application : elle en est la forme même.

Deux textes plus tardifs en éclairent les conséquences. « Anarchie et topologie » tire de l'absence d'origine première une conclusion de méthode : la philosophie « ne commence jamais, elle recommence toujours », elle est « la production d'un lieu », et la topologie « est dialogue des lieux, sans commencement ni fin » (F. Eboussi Boulaga, 2005, p. 17). Nul commencement absolu à reconquérir, donc, mais des recommencements situés. Le même texte en tire la conséquence la plus nette : « Il n'y a pas d'héritage culturelle » ; une civilisation étrangère peut dès lors être saisie, transmise « en la transformant », appropriée sans être subie (F. Eboussi Boulaga, 2005, p. 16). « Nostalgie et utopie » désigne pour sa part l'obstacle : l'oscillation entre l'apologie et la dépréciation, « le mal penser habituel à notre situation historique africaine » (F. Eboussi Boulaga, 2007, p. 89). Se reprendre exige de quitter ce champ clos — ni célébrer une origine, ni la déplorer, mais transmettre en transformant.

L'architecture des travaux suivait la dialectique que l'œuvre elle-même met en place : l'identité et la violence historique comme lieu de décolonisation de l'en-soi ; les contestations comme lieux de décolonisation du pour-soi ; les topiques comme lieux de décolonisation du pour-autrui. Les onze textes réunis ici se répartissent sur ces trois versants sans les recouvrir exactement — signe que la matière a continué de travailler après le colloque.

Jean-Christophe Goddard revient sur la fin de l'ethnologie. Relisant l'« espace ethnologique » de *La crise du Muntu* (F. Eboussi Boulaga, 1977) à la lumière d'*Adversus Bidimam* !, il montre comment l'écriture savante a produit la disparition de ce qu'elle prétendait décrire, et ce qu'une anthropologie vivante — attentive à la parenté, au récit, à l'adresse — peut lui opposer.

Adoulou N. Bitang poursuit par une lecture délibérément critique. Revenant sur la définition de la philosophie dans *La crise du Muntu* et sur son évolution ultérieure, il met au jour une tension entre le geste critique d'Eboussi Boulaga à l'égard de la philosophie occidentale et la fidélité que l'œuvre continue de lui témoigner — fidélité au mot, à ses partages, à ses noms propres. L'article pose ainsi, d'entrée, la question que le numéro ne cessera de reprendre : jusqu'où est-il possible de critiquer un héritage dans la langue même de cet héritage ?

Yves Akoa Bassong prend la crise au mot. Suivant, de *La crise du Muntu* à *L’Affaire de la philosophie africaine* (F. Eboussi Boulaga, 1977 et 2011), le passage de la déprise de soi à la logique situationnelle, il montre que le récit devient chez Eboussi Boulaga un genre philosophique à part entière : écrire, c’est s’autoproduire comme sujet du savoir plutôt que commenter la pensée d’un autre.

Anatole Fogou déplace la question vers les débats contemporains. Confrontant la pensée d’Eboussi Boulaga aux courants postcolonial et décolonial, il défend l’idée que le « dialogue des lieux » et la traduction offrent une alternative à l’alternative épuisante entre relativisme et universalisme abstrait. Contre les lectures qui rangent Eboussi Boulaga du côté d’un particularisme identitaire, il fait apparaître une pensée de l’universel comme tâche et non comme point de départ.

Paul Christian Kiti et Désiré Médégnon prennent pour fil conducteur les colères d’Eboussi Boulaga. Entre l’indignation devant la condition faite à l’Afrique et l’« honneur de penser », ils suivent le passage de la colère à l’espérance, et interrogent les stratégies que cette tension dessine pour le devenir sociopolitique du continent.

Lina Álvarez Villarreal propose une anthropologie de la Terre habitée. En suivant la manière dont Eboussi Boulaga pense le lieu, l’enracinement et l’extirpation, elle montre que la question coloniale est aussi une question terrestre : coloniser, c’est déloger ; se reprendre, c’est rebâtir des lieux habitables. Son texte fait entendre, dans l’œuvre, une écologie politique que la réception a jusqu’ici peu sollicitée.

Calvin Minfegue, qui écrit depuis la science politique et revendique la posture de l’intrus, prend au sérieux les lieux communs de la pensée ébousienne pour en éprouver la portée topique. Son propos déplace le partage disciplinaire entre philosophie et sciences sociales : il demande ce que la notion de relèvement fait à l’analyse des situations concrètes, et ce que les situations concrètes font à la notion.

Christ-Olivier Mpaga lit dans l’œuvre une utopie salvatrice du quotidien. À partir d’*À contretemps* et des analyses consacrées aux conférences nationales (F. Eboussi Boulaga, 1991 et 1993), il suit les tactiques d’auto-humanisation de ceux que l’ordre social maintient en bas de l’échelle, et montre que l’utopie ébousienne n’est pas une fuite hors du présent mais une manière d’en exploiter les brèches.

David Le Duc Tiha conduit une phénoménologie critique de l’authenticité. En défaisant les masques — l’ethnologie structuraliste, l’idéalisme

transcendantal — puis en suivant l'attestation de soi, la mémoire vigilante et l'utopie critique, il propose de penser l'ipséité postcoloniale comme immanence transitive : un soi qui ne se possède qu'en s'exposant à l'agir et aux autres.

Épiphanie Kinhoun revient au cœur de *La crise du Muntu*, le chapitre « La dialectique de l'authenticité » (F. Eboussi Boulaga, 1977, p. 218-230). Suivant le rythme ternaire de l'en-soi, du pour-soi et du pour-autrui, il montre à quelles conditions le désir d'authenticité du Muntu peut se dire en un discours cohérent : l'authenticité n'y est ni repli sur la particularité ni dilution dans l'universel, mais praxis universalisante, ouverte sur une universalité à faire.

Raymond Simon Tonleu Tsafack, referme le numéro par la question théologique, longtemps tenue à la marge de la réception d'Eboussi Boulaga. Relisant *Christianisme sans fétiche* et *À contretemps* (F. Eboussi Boulaga, 1981 et 1991), il examine ce que « croire autrement » veut dire lorsque la foi a été transmise dans la langue de la domination, et mesure l'actualité de cette critique au regard des pratiques chrétiennes contemporaines.

Ces onze textes ne composent pas une doctrine commune. Ils divergent sur l'essentiel : sur ce qui est dû à la philosophie comme héritage, sur la portée politique de l'authenticité, sur l'usage qu'il convient de faire des catégories décoloniales. Cette divergence n'est pas un défaut de coordination éditoriale ; elle est la forme même que prend, ici, la fidélité à une pensée qui se définissait par le décalement. Nous avons préféré un numéro discordant à un numéro unanime.

Ces textes ont une origine commune : le colloque international « Fabien Eboussi Boulaga. Reprise de soi et décolonisation des savoirs », tenu du 3 au 6 mai 2023 à l'Université Catholique d'Afrique Centrale, campus de Nkolbisson, à Yaoundé, et couplé au lancement du Fonds Fabien Eboussi Boulaga.¹ Trois journées de travaux en ont dessiné le relief : la keynote générale d'introduction d'Ernest-Marie Mbonda, les conférences d'Ernst Wolff et de Calvin Minfegue, la keynote générale de conclusion de Jean-Christophe Goddard, le panégyrique et la table ronde « Fabien Eboussi Boulaga en toutes lettres », un atelier de lecture consacré à la « Récapitulation argumentative » de *L'Affaire de la philosophie africaine*, enfin, le 6 mai, un pèlerinage intellectuel sur la tombe du philosophe à Yoro. La plupart des contributions réunies ici en sont issues,

1 Colloque organisé par la société savante JOGOO – Philosophie Africaine. Débats & Questions, en partenariat avec la Faculté de philosophie de l'Université Catholique d'Afrique Centrale ; comité d'organisation : Yannick Essengue et Abbed Kanoor. Les travaux étaient distribués en trois axes, huit panels et quatre plénières.

reprises et remaniées pour la publication. Le texte de Lina Álvarez Villarreal occupe une place à part : il reprend la leçon inaugurale qu'elle a prononcée le 13 octobre 2023 à l'Université Catholique de Yaoundé, pour le lancement des activités du Fonds Eboussi Boulaga.

Un mot, enfin, sur le cadre. *Eboussi Studies* est une revue plurilingue à comité de lecture ; elle se conforme aux Normes d'édition des revues de lettres et sciences humaines dans le système CAMES (NORCAMES/LSH, Bamako, 17 juillet 2016), reproduites en fin de volume. Les contributions y sont publiées en français, en anglais et, à terme, dans d'autres langues de travail de la recherche africaine.

Notre gratitude va enfin à celles et ceux sans qui ce premier numéro n'aurait pas vu le jour : aux auteurs, qui ont accepté de reprendre et de remanier leurs communications ; aux évaluateurs, dont le travail demeure invisible et sans lequel une revue naissante ne tiendrait pas ; aux présidents d'honneur et au conseil scientifique du Fonds Fabien Eboussi Boulaga ; à l'Université Catholique d'Afrique Centrale, qui abrite le fonds documentaire et a accueilli le colloque. Une mention particulière revient à Edith Ekodo Mvondo, première secrétaire exécutive du Fonds Eboussi depuis sa fondation et elle-même intervenante du colloque : la mise en route du Fonds lui-même, puis celle de la revue *Eboussi Studies*, doivent à son travail patient et méthodique plus que ces lignes ne sauraient le dire.

Brazzaville — Tübingen, octobre 2026

Références bibliographiques

- DIOP Cheikh Anta, 1948, « Quand pourra-t-on parler d'une renaissance africaine ? », *Le Musée Vivant*, n° 36-37.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 1976, « L'identité négro-africaine », *Présence Africaine*, nouvelle série, n° 99-100, p. 3-18.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 1977, *La crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence Africaine.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 1981, *Christianisme sans fétiche. Révélation et domination*, Paris, Présence Africaine.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 1991, *À contretemps. L'enjeu de Dieu en Afrique*, Paris, Karthala.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 1993, *Les conférences nationales en Afrique noire. Une affaire à suivre*, Paris, Karthala.

- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 2000, « The Topic of Change », in Ivan KARP et D. A. MASOLO (dir.), *African Philosophy as Cultural Inquiry*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, p. 187-214.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 2005, « Anarchie et topologie », in Gabriel NDINGA et Georges NDUMBA (dir.), *Relecture critique des origines de la philosophie et ses enjeux pour l'Afrique. Actes du colloque international de Yaoundé (1er-5 décembre 2003)*, Paris, Menaibuc, p. 9-17.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 2007, « Nostalgie et utopie », *Histoire, monde et cultures religieuses*, n° 3, p. 89-101.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, 2011, *L'Affaire de la philosophie africaine. Au-delà des querelles*, Yaoundé-Paris, Éditions Terroirs-Karthala.
- OSSAH EBOTO Charles et BIAKOLO KOMO Louis-Dominique (dir.), 2024, *Fabien Eboussi Boulaga ou la philosophie comme quête de la liberté*, Paris, L'Harmattan.